

Aimer les femmes, aimer des femmes

Eliane V.

Citer ce document / Cite this document :

V. Eliane. Aimer les femmes, aimer des femmes. In: Revue d'en face, n°9-10, 1981. Spécial hommes. De diverses attitudes féministes quant à la question masculine. pp. 99-105;

https://www.persee.fr/doc/enfac_0152-5611_1981_num_9_1_1161

Fichier pdf généré le 19/01/2022

Aimer les femmes, aimer des femmes

creative
commons

Être féministe, c'est, au sens large, aimer les femmes. C'est penser que leur infériorité sociale, leur soumission aux désirs des hommes, leur enfermement dans l'affectif, etc. ne sont pas le fait d'individus tarés mais le résultat d'une injustice.

Être homosexuelle, c'est aimer **une, des** femmes — concrètement; les désirer, se projeter dans l'avenir avec elles, se penser dans la vie avec elles.

Si les féministes homosexuelles vivent une relative cohérence entre leurs engagements affectifs et leurs pratiques politiques, on ne peut pas en dire autant des féministes hétérosexuelles, qui, dans leur amour pour les femmes en général, ne trouvent pas de place pour des femmes en particulier.

On peut évidemment les décréter **hors** du féminisme du fait même de leur hétérosexualité, ce qui est une façon pratique d'évacuer la contradiction en faisant disparaître les porteuses de la contradiction, et un joli petit tour de passe-passe théorique. Mais la contradiction existe : pourquoi continue-t-on d'avoir inexorablement nos amours « ailleurs », alors que nos activités politiques et une bonne partie de nos engagements affectifs sont avec des femmes ? Pourquoi continue-t-on d'aimer des gens dont nous savons qu'ils sont nos oppresseurs ? Bref, comment peut-on être à la fois féministe et hétérosexuelle ?

Ces questions, que se posent la plupart des féministes hétérosexuelles en elles-mêmes, ou en privé, ou dans les moments de crise¹, sont régulièrement remises sur le tapis par les féministes homosexuelles, avec une rudesse peu bienveillante la plupart du temps². La violence de ce questionnement, le radicalisme des analyses — et aussi parfois, hélas, la sottise — qui l'accompagnent, ne peuvent constituer un prétexte à le repousser. L'homosexualité interpelle l'ensemble des femmes et, partant, les femmes hétérosexuelles du mouvement.

Personnellement, je voudrais surtout parler dans cet article de la contradiction qu'il y a à être féministe et être incapable d'aimer vraiment des femmes. Cela non pas pour éviter la première question, d'abord parce que cette contradiction-là m'a toujours semblé plus insupportable et productrice de souffrance que l'autre, mais aussi parce qu'il me semble que les deux sont totalement inséparables, et que l'une n'est (actuellement) que la face cachée de l'autre. J'ajouterai que la plupart des questions que je me pose ici sont encore pour moi sans réponses, et que je n'ai aucune envie de résoudre ni de trancher quoi que ce soit. Je remarque que la contradiction « aimer les femmes/aimer des femmes » existe, et qu'elle bouge, puisque tant d'autres, comme moi, en sont sorties. De quoi cette contradiction est-elle porteuse ? Qu'est-ce qui lui permet de se déplacer ? En quoi le féminisme intervient-il comme différence entre les unes et les autres ?

« Une différence de choix politique », disent-elles

Nombre d'homosexuelles ont affirmé, ou continuent d'affirmer, qu'il y a entre les hétérosexuelles et les homosexuelles une différence de choix, et de choix politique. Réponse abrupte, péremptoire qui, en ramenant tout mode de vie, aussi bien l'homosexualité que l'hétérosexualité, à un engagement politique, a pour effet de nier toute une partie de la vie de chacune et de poser la contradiction en termes de culpabilisation.

Je ne pense pas, et je ne reviendrai pas ici sur les remarques d'Emmanuelle de Lesseps³, qu'on puisse parler de « choix ». Les femmes n'ont pas plus le choix d'être hétérosexuelles dans le système patriarcal que la majorité des gens d'être salariés dans le système capitaliste. Dire qu'elles font un choix, c'est dire qu'elles sont libres d'y être ou d'en sortir, c'est nier l'oppression. Quant à dire que, si **toutes** les femmes n'ont pas le choix, les féministes l'ont, cela revient à poser que la distinction, que nous devons faire effectivement, entre « femmes » et « féministes », n'est pas que les unes sont en lutte, en révolte et les autres pas forcément, mais que les unes sont libérées, ou en voie de libération, ou libérables sous peu, et les autres non : dans l'oppression jusqu'au cou. Distinction qui mène tout droit aux positions les plus avant-gardistes.

Par contre, je pense qu'il y a bien **des différences politiques**, au sens de **différences d'effets**. Il est évident par exemple que l'homosexualité, et tout particulièrement celle des femmes, est plus subversive, dans cette société, que l'hétérosexualité — fût-elle des féministes. Différence aussi en ce que les féministes homosexuelles n'ont, en général, pas les mêmes analyses et, partant, les mêmes pratiques politiques que les féministes hétérosexuelles : il n'est qu'à voir la répartition des unes et des autres au sein des différentes tendances du MLF. Mais plus de subversivité ne signifie pas obligatoirement plus d'efficacité dans la lutte contre l'oppression et ses causes, et une différence de pratiques et d'analyses n'implique pas forcément que les unes soient bonnes et les autres mauvaises.

Or, c'est bien cela qui est implicite dans la thèse du « choix politique », à savoir qu'il y aurait un bon choix, l'homosexualité, et un mauvais choix, l'hétérosexualité. Il y aurait des femmes qui seraient « dans le sens de l'his-

toire » et d'autres qui se « trompent » (dans le meilleur des cas) ou qui sont « traîtres », voire « collabos » (dans le pire). Jamais, en admettant la thèse du choix⁴, on ne pose qu'il pourrait effectivement y avoir, à partir de deux modes d'être différents, choix entre deux tactiques de lutte contre l'ennemi commun, dont l'une se traduirait par le refus, l'absence totale de toute relation sexuelle avec les hommes, et l'autre par la lutte à l'intérieur même de l'hétérosexualité. Pourquoi ? Pourquoi soupçonne-t-on a priori les femmes hétérosexuelles d'abandon de la lutte féministe quand elles ont une relation amoureuse avec un homme ?

Il me semble que ce « réflexe » trouve sa racine dans deux postulats qui fonctionnent dans nos raisonnements comme des évidences, et qu'on interroge rarement :

Le premier est que la sexualité ne serait pas un terrain de lutte comme un autre. Il y aurait des luttes possibles sur tout, le travail, la législation, les comportements, les mentalités, etc. sauf dans ce domaine. La sexualité serait un lieu intouchable où nous sommes livrées corps et âmes aux déterminismes sociaux, aux lois patriarcales. Ou plutôt, où les femmes hétérosexuelles seraient livrées corps et âmes à leurs funestes penchants... Dans le « Travaillez vos désirs » des homosexuelles, il y a, outre le désir de voir passer les hétéros de leur côté, outre l'analyse concernant les répercussions politiques sur la lutte des femmes du maintien du statu quo social par les hétérosexuelles, il y a le doute qu'une femme puisse être dans une relation avec un homme sans abdiquer quelque chose de sa révolte féministe. Comme si la seule présence de l'homme (du phallus) déterminait le caractère inexorablement compromettant de la relation. Comme si la seule présence de l'homme induisait l'aliénation totale de la femme. En contre-partie, son absence serait la garantie d'un danger moins grand et déterminerait le caractère progressiste, résistant, de la relation. Ce qui est accorder un bien grand pouvoir au phallus...

Mais quand des femmes hétérosexuelles, acculées par les arguments politiques, finissent par se réfugier dans l'argument « ah, je n'y peux rien, mes désirs sont ainsi », elles reprennent à leur compte, elles aussi, un des poncifs de l'idéologie dominante qui veut que nos désirs nous viennent d'ailleurs (en général de la petite enfance, car on est très psy, dans le mouvement), qu'ils nous « tombent dessus », bref, que nous n'en sommes pas responsables. Elles refusent de voir que ce qui leur est vital n'est pas tant **leur** désir pour des hommes, que le désir des hommes pour elles, qui leur donne à la fois leur **place** dans la société et leur **identité de femmes** (j'y reviendrai). Elles refusent de considérer la déconstruction de ce mécanisme comme un des enjeux principaux de leur démarche féministe.

Ce statut particulier que les unes et les autres reconnaissent, ou accordent, à la sexualité, est-il légitime ? Est-il fondé sur l'analyse des modes d'oppression spécifiques des femmes ? Ou bien sort-il tout droit de notre mentalité d'opprimées, habituées à vivre et à être reconnues à travers et par le désir des autres ?

Le second postulat implicite dans la thèse du séparatisme comme bon choix politique serait que le meilleur moyen de combattre un ennemi est de ne pas avoir de rapports avec lui. Question rebattue en politique générale, entre les tenants de la lutte sur le terrain de l'exploitation (militantisme d'usine, syndicalisation, actions directes, etc.) et les tenants des

« réseaux alternatifs », mais qui est rarement abordée clairement dans le mouvement. Beaucoup de celles qui prônent le séparatisme sexuel ne prônent pas un séparatisme généralisé. Quant à celles qui prônent un séparatisme généralisé et la construction de réseaux alternatifs, elles accusent en même temps les hétérosexuelles d'« aménager le territoire ». Or les réseaux alternatifs, quand la société leur laisse voir le jour, n'ont jusqu'à présent fait crever aucun système et il semble bien que les deux puissent coexister sans trop de dommages l'un pour l'autre, ce qui peut aussi s'appeler de l'aménagement du territoire. Tout ça est bien complexe, et je ne me sens aucune qualité pour conclure quoi que ce soit, mais je voudrais faire les remarques suivantes :

— Aucun groupe opprimé n'a le choix d'avoir ou non des rapports avec ses oppresseurs. C'est le propre de l'oppression que d'être une **relation**, justement, et chacun des deux groupes n'a d'existence en tant que tel que par rapport à l'autre. C'est le propre du groupe oppresseur que de fixer les conditions, la fréquence, la quantité de ses rapports avec le groupe qu'il opprime, ainsi que la marge de liberté qu'il peut lui accorder, comme partie intégrante de sa stratégie de domination. Je ne veux pas dire que toute entreprise féministe ou toute communauté de lesbiennes ou même l'existence du MLF étaient prévus de tout temps par le système patriarcal et sont, en tout état de cause, supportables par lui. Je veux seulement dire que si la minorité de femmes qui ont les moyens matériels de choisir le séparatisme⁵, dans le même temps se désolidarisent des autres femmes, soit en se déclarant hors de la condition des femmes (cf le slogan de Psych et Po : « nous avons vaincu l'oppression »), soit en se déclarant non-femmes (cf Monique Wittig, numéro 7 de Questions Féministes : « les lesbiennes ne sont pas des femmes »), soit encore en les traitant de collabos, alors il me semble que le système peut fort bien tolérer l'existence d'enclaves qui laissent la plus grande partie du groupe des femmes dans sa domination.

— Le séparatisme sexuel, qui n'est pas une « tactique de lutte » à proprement parler des homosexuelles, mais un mode de vie tout entier, ne peut pas être envisagé comme la seule voie possible qui mène à notre libération. Comme féministes, nous devons concevoir une stratégie globale d'affaiblissement et de disparition du système patriarcal, stratégie à laquelle doivent pouvoir collaborer les femmes hétérosexuelles, ce qui implique qu'elles acceptent d'envisager leur hétérosexualité sous cet angle.

— Enfin, il me semble important de préciser que, pour autant qu'on serait persuadé que le meilleur moyen de combattre un ennemi est de ne pas avoir de rapports avec lui, le « choix politique » qui s'offre alors aux femmes hétérosexuelles, et c'en est bien un, n'est pas tant un choix entre homosexualité et hétérosexualité, mais entre rester hétérosexuelle et cesser de l'être. Car si l'on élimine l'éventualité, bien misérable, d'une homosexualité volontariste, application d'une suite d'analyses politiques, force est de reconnaître que l'amour des femmes ne se décrète pas et que le travail possible, et nécessaire, qu'on doit faire avec son inconscient n'a jamais mené personne à la maîtrise de ce dernier.

L'amour des hommes est-il le fait de l'oppression ? L'amour des femmes est-il la marque d'une libération ?

Il me vient à l'esprit quelques réponses simples à ces questions. Par exemple que l'homosexualité n'est pas une garantie de féminisme, non plus que l'hétérosexualité la marque ultime de la soumission à l'ordre patriarcal. Ou encore que la fixation exclusive du désir sur un sexe ou l'autre semble bien le résultat d'un diktat social (obéissance à la norme, ou inversion) et que donc la chute du tabou correspond forcément à une certaine libération.

Mais c'est répondre à côté de la question, car nous ne sommes pas en présence d'un phénomène réciproque. Il ne s'agit pas que chaque femme découvre la face cachée de sa sexualité, et par là se libère de tabous. Ce que nous voyons est autre : 1/seules des femmes hétérosexuelles deviennent homosexuelles, et le transfuge ne se fait que dans ce sens; 2/beaucoup de femmes hétérosexuelles qui découvrent leur homosexualité optent pour un maintien dans l'homosexualité, alors qu'on pourrait s'attendre, logiquement, à ce qu'ayant dépassé leurs blocages vis-à-vis de l'un des sexes elles deviennent les adeptes d'une véritable bisexualité. Par « découvrir son homosexualité » je n'entends pas « découvrir qu'on est capable de coucher avec une femme » mais bien découvrir qu'on peut **aimer** une femme, se penser dans la vie, à tous les niveaux et de manière suffisante, avec des femmes. C'est cette distinction qui fait pour moi la différence entre ce que pourrait être une véritable bisexualité (la capacité d'aimer de la même manière, aussi bien des hommes que des femmes) et la bisexualité... de toutes les femmes bisexuelles que je connais, et dont j'ai été, qui n'est que la superposition de deux niveaux d'implication totalement différents, dont l'un est vital et l'autre non : une variante de l'hétérosexualité.

Pourquoi cela ? Pourquoi le maintien de l'amour des hommes permet-il, au mieux, la coexistence d'une fausse bisexualité et empêche-t-il l'accession à un véritable amour des femmes ? Pourquoi est-on obligées de casser avec l'un pour accéder à l'autre ?

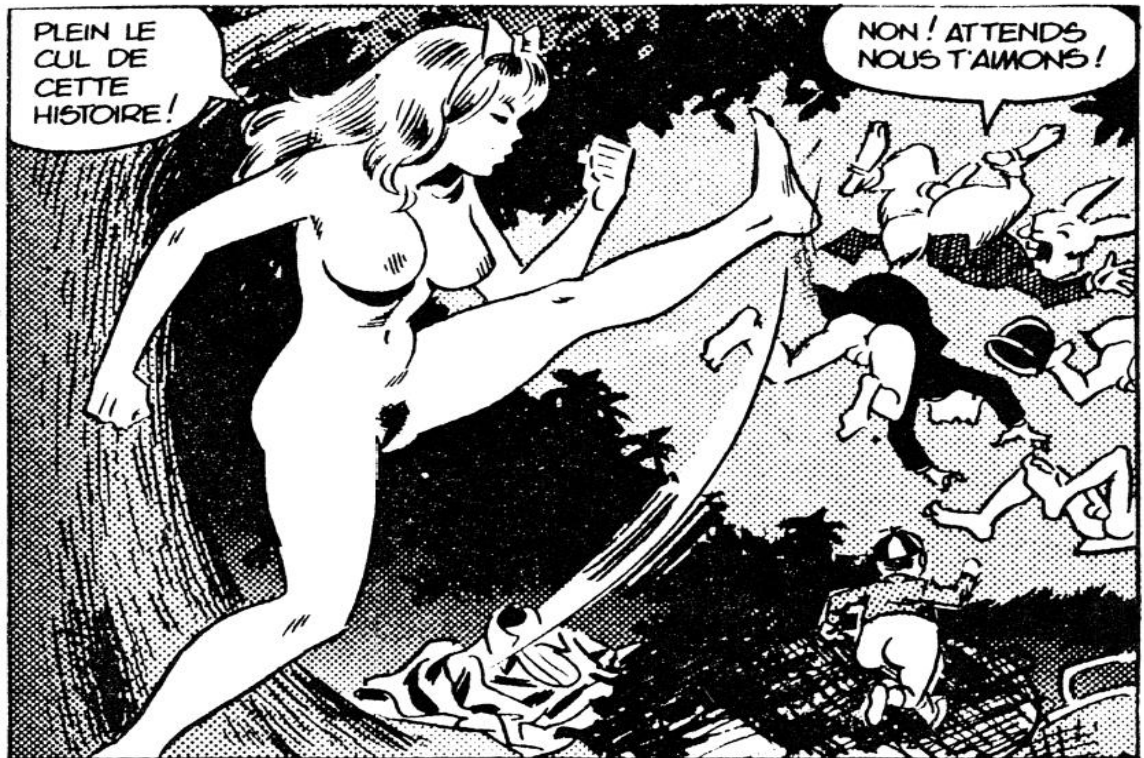
Je vois à cela deux réponses qui, de fait, se rejoignent.

1. Dans une société où l'hétérosexualité n'est pas simplement une pratique sexuelle entre individus de sexes différents mais, avant tout, une norme et un système d'appropriation des femmes, toute femme non appropriée (non propriété d'un homme) est soit en danger de mort soit au ban de la société. Si cela commence à être moins vrai au niveau matériel dans les sociétés capitalistes avancées, où une partie des femmes peut accéder à l'indépendance financière, cela reste vrai en ce qui concerne les modes d'identification : dans une société où l'identité des femmes est déterminée par le regard et le désir des hommes, toute femme qui se situe **hors** du champ du désir des hommes **ne sait pas qui elle est**. « Qu'est-ce qu'être une femme ? » se demandent les féministes depuis que le mouvement existe. Car le mouvement, comme lieu non mixte, nous situe hors du regard des hommes et de leur définition. Nous savons que nous ne sommes pas ce qu'ils disent, mais nous ne savons toujours pas qui nous sommes, ou plutôt nous l'apprenons fort lentement. A fortiori, toute femme qui cherche son identité à travers le regard, le désir d'autres femmes (ce qui ne veut pas dire qu'elle s'identifie à

des femmes, c'est parfois même le contraire, mais qu'elle a besoin de leurs regards pour se sentir exister), est rejetée comme **autre**, ne correspondant pas à la définition, non conforme — d'où la grande difficulté de nombreuses lesbiennes à se reconnaître femmes.

De sorte que le fait de sortir du champ du désir des hommes et d'entrer dans celui des femmes n'est pas synonyme d'un changement de mode de relations, mais bien d'un **changement d'identité**, d'une déstructuration profonde de l'être social-femme et de ses repères symboliques (déstructuration qui est aussi une délivrance), qui s'accompagnent généralement de bouleversements physiques, psychiques et relationnels importants. C'est peut-être cela qui fait peur aux femmes hétérosexuelles : le risque de perdre non seulement un confort matériel et social, mais aussi l'assurance d'une identité reconnue. Et c'est peut-être parce qu'alors il s'agit si peu de sexualité, ni d'aucune forme de « libération sexuelle », mais bien d'une question sociale, politique, d'une libération vis-à-vis des valeurs et des lois patriarcales, qu'il est sans doute si difficile, pour ne pas dire impossible, de passer de l'homosexualité à l'hétérosexualité, ou d'occuper alternativement deux identités si contradictoires.

2. L'autre « explication » est sans doute plus plate, mais tout aussi fatale : c'est qu'au fur et à mesure que nous devenons plus féministes, les hommes cessent de nous apparaître comme des objets possibles de nos désirs, de nos amours. Nous changeons, eux pas. Ils s'installent dans leur immobilité d'opresseurs, parfois vaguement culpabilisés, pas très concernés, au fond. Ceux qui nous séduisaient avec leurs analyses brillantes n'ont toujours rien compris à notre lutte, et c'est à se demander s'ils ne sont pas stupides. Ceux qui se disaient nos alliés en sont restés au partage des tâches ménagères, et ça n'est pas suffisant. Les autres sont toujours les mêmes, et c'est lassant.



Dans le même temps, des femmes agrandissent les marges où nous pouvons vivre, produisent des analyses qui nous concernent, réalisent des projets où nous nous reconnaissons, rêvent une vie qui serait la nôtre... Il est bien évident que cette transformation des valeurs et des référents ne peut, n'a pu se faire qu'au cours d'un travail — la plupart du temps inconscient, car les groupes de conscience n'ont pas connu grand succès dans notre pays — de « réhabilitation » des femmes et de soi-même, aussi bien que de transformation concrète de la société, c'est-à-dire dans une démarche féministe. Les femmes hétérosexuelles qui viennent au mouvement, et qui y restent, pensent, parlent, sentent, etc. que le regard des femmes peut aussi être valorisant. Elles contestent au regard des hommes l'exclusivité de la production de valeur — mais non sa nécessité. Et c'est au sein du mouvement que certaines apprennent à déconstruire cette nécessité ou, plus simplement, à s'en passer. Reste, entre « se passer du regard des hommes » et sortir du champ de leur définition, un jalon essentiel : celui du « passage à l'acte ». C'est une lapalissade de dire que, dans cette mutation, l'homosexualité d'autres femmes est essentielle, mais pas dans le sens où on l'entend souvent : comme « initiatrices ». A mon avis, les femmes homosexuelles sont, dans cette affaire, indispensables dans la mesure où le caractère de l'Autre comme partenaire sexuel possible est absolument essentiel dans le processus même d'apparition du désir. L'homosexualité des femmes, lorsqu'elle est patente, oblige les autres femmes à se positionner **dans** le champ du désir des femmes (comme elle oblige les hommes à se situer en dehors, et c'est bien ça qui leur est insupportable), à se penser comme objet possible du désir d'une femme, à penser les autres femmes comme objets possibles de leur propre désir. Cela a généralement pour effet premier de leur ficher une frousse bleue, comme si le fait qu'une femme soit lesbienne impliquait d'abord qu'elle allait forcément les draguer, ensuite qu'elles ne sauraient pas se défendre, alors qu'entre femmes hétérosexuelles il n'y a aucune peur de cette sorte, et pour cause : il n'y a **aucune place** pour l'existence même de désir.

Heureusement pour nous (pour toutes les femmes), le mouvement est plein de femmes homosexuelles... De sorte que je finis par me demander, non pas « peut-on être féministe et lesbienne ? », mais « combien de temps peut-on rester féministe et lesbienne ? »

Eliane V.

1. « à l'exception de l'article d'Emmanuelle de Lesseps, *Questions Féministes* n° 7.
2. et ça se comprend : car c'est toujours à elles de s'expliquer, toujours à elles de parler de l'homosexualité, toujours à elles de se retrouver, toutes seules, aux manifestations contre les discriminations homosexuelles...
3. Article cité.
4. à laquelle, encore une fois, je ne crois pas.
5. Concrètement, les deux tiers des femmes françaises qui n'ont pas d'emploi n'ont que le choix d'être mariées ou d'être entretenues, c'est-à-dire dans la dépendance d'un homme.